
M A N U S C R I T

POLOGNE

de Nacho Ciatti

traduit de l'espagnol (Argentine) par Denise Laroutis

cote : ESP19D1165

année d'écriture de la pièce : 2014 - 2018

année de traduction de la pièce : 2019



**Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».**

PERSONNAGES

LE PÈRE [il est père, dans une autre vie]

LA MARIÉE [elle est jeune]

JÓZEF

JÁNEK

SCÈNES

I. LA FUITE

II. LA PROMENADE DU PÈRE

III. L'ARRIVÉE

IV. LA PROMENADE DE LA MARIÉE

V. LES RETROUVAILLES

VI. LE JEU COMMENCE

VII. FANTÔMES

VIII. MARIONNETTES

IX. LES POLONAIS DE POLOGNE

X. NATIONS

XI. GÉNOCIDES

XII. RETOUR DE LA CHALEUR

XIII. EXILS

SCÈNE PREMIÈRE. LA FUITE

(Triste petit salon-salle à manger d'une triste petite maison d'un triste petit bourg près d'une petite gare triste. JÓZEF et JÁNEK, assis côte à côte sur de tristes chaises poussées contre le mur. Une radio crache une langue abondante en consonnes. LE PÈRE, ses pieds traînant le son de la neige avec eux, est entré et s'arrête devant les deux garçons.)

LE PÈRE

J'ai compté mes pas, mais j'ai oublié combien. Pas beaucoup, de toute façon. Le chien qui est dehors est à vous ? Jamais vu des yeux bleus pareils. On se noie dans des yeux pareils. C'est sécurisant pour vous, de l'avoir, je suppose. *(Courte pause.)* Un service à vous demander : si une personne arrive et s'enquiert de ma personne, je vous en prie, motus et bouche cousue. Elle essaiera de vous avoir, elle jouera de sa beauté, mais je vous en prie, motus. C'est ma femme qui me cherche. Nous venons de nous marier, et c'est notre lune de miel. Nous faisons l'Europe en auto. Une voiture louée, c'est beaucoup plus pratique que les trains, il suffit d'avoir de bonnes cartes routières. Tout allait bien jusqu'à ce qu'on s'arrête dans la station-service, à deux cents kilomètres d'ici peut-être. Je suis descendu pour acheter des cigarettes et de quoi boire. Elle est allée aux toilettes. Comme elle mettait du temps, j'ai démarré et j'ai commencé à conduire. Ne me demandez pas ce qui m'a pris. J'étais à bout. J'étouffais, comme s'il faisait chaud. Dehors, ça neigeait dru. Je vous suis infiniment reconnaissant de ce que vous faites pour moi. Surtout de ne pas me poser de questions. Je n'ai pas l'habitude des questions, et encore moins d'y répondre. De ce climat non plus, je n'ai pas l'habitude. Si ma femme se pointe, je vous en prie, ne dites rien. Comment vous saurez que c'est elle ? Vous le verrez.

(JÓZEF et JÁNEK baissent simultanément les yeux vers les après-ski du PÈRE.)

LE PÈRE

Quoi ? Ah ! Désolé ! Où ai-je la tête !

(LE PÈRE ôte ses après-ski et les pose à côté des autres chaussures. Il prend des Hausschuhe en laine qui se trouvent à côté.)

LE PÈRE

Je me permets, hein ? Et vous savez quoi ! C'est une tradition qui m'enchant. Là d'où je viens, nous ne connaissons pas ça. À cause du climat. Mais nous, nous avons des patins. Ma mère en avait, et la mère de sa mère aussi. Je ne sais pas si ça se fait encore. Je ne sais pas. De toute façon, dans le sud de notre pays, là-bas les températures... euh... Je ne connais pas trop. Notre pays est très vaste. Nous avons tous les genres de latitude.

(LE PÈRE entreprend d'enlever son manteau, laissant entrevoir un beau costume. Il suspend son manteau au portemanteau fixé au mur, à côté de JÓZEF et JÁNEK.)

LE PÈRE

Je peux le mettre là ?

(Pause.)

LE PÈRE

Je vous remercie. *(LE PÈRE allume une cigarette.)* Je ne sais pas vous, mais moi, je pense beaucoup au suicide. Pas le mien, celui des autres. Je pense au suicide d'autres gens. De ma femme, par exemple. De mon père, qui n'est plus de ce monde. J'imagine le suicide de personnes que je connais. J'écris des lettres mentales. Parfois, je les mets sur le papier, quand je m'ennuie. Comme un solitaire, je veux dire le jeu, le solitaire. Ça, c'est celle que j'ai écrite comme si j'étais ma femme. Ça vous embête que je la lise ? *(Il s'éclaircit la voix et lit.)* « Je n'ai rien à te reprocher, juste ton éternelle détermination à rester un enfant. À fuir les problèmes. D'ailleurs, je ne pars pas à cause de toi. Je me fuis moi-même, je fuis un nous qui arriverait, je fuis la possibilité que ce nous arrive un jour. Si seulement tu pouvais me comprendre et, surtout, ne pas me juger ! N'aie pas peur quand tu verras mon visage, ce n'est pas si terrible, je n'ai pas souffert. Tes cigarettes sont là où tu les oublies toujours, dans la poche intérieure de ta veste. Il va t'en falloir beaucoup. » J'ai été écrivain dans une autre vie. J'en suis sûr. Je pense beaucoup au style. Je m'applique à trouver un style différent selon le suicidé. Mais je vous ennue. Parlons plutôt de choses sérieuses. De moi, par exemple. Je suis propriétaire d'une petite affaire. Une PME, vous voyez ce que c'est. Je n'ai pas à me plaindre. D'où ce voyage, que nous pouvons nous permettre. Notre mariage dans un endroit frais, au bord d'un fleuve, un fleuve immense semblable à une mer, où l'on voit un autre pays au loin, même si certains prétendent que c'est le même. J'ai seize employés. J'aime ce nombre. Même s'il nous faudra peut-être le réduire : les affaires, c'est moyen. Petite et moyenne entreprise. Nous utilisons beaucoup d'enveloppes dans notre entreprise, c'est ce que nous utilisons le plus. Des enveloppes. J'ai hérité l'affaire de mon père qui n'est plus de ce monde. Je suppose que c'était écrit. De toute façon, l'écriture, c'est très mal payé. Je ne pourrais pas le supporter. Qu'est-ce que vous faites pour tuer le temps, ici ? Nous sommes près de la frontière, mais toujours en Pologne, non ? Tout est tellement pareil avec cette neige. Les routes blanches. Les voies ferrées blanches. La terre blanche. Tout m'a l'air nickel. Chez nous, par contre, c'est sale. Pas sale. Je veux dire défraîchi. Je viens d'un pays défraîchi. Ça vous dérange si je change de radio ?

(Il change de radio. Puis il sort de sa poche une carte pliée qu'il déplie.)

LE PÈRE

Mon intention est d'arriver en Allemagne. Là. J'ai fait une réservation et je ne voudrais pas la perdre. Une fois là-bas, tout rentrera dans l'ordre. Vous pourriez

m'indiquer comment on y arrive ? C'est à la montagne. Ici, c'est écrit : « Alpes Bavaoises ». Mais elle ne m'a pas l'air récente, cette carte.

(Il approche la carte de JÓZEF et JÁNEK qui regardent sans bouger. Il replie la carte aussitôt.)

LE PÈRE

Elle est en espagnol. Vous ne comprenez rien, c'est normal. Vous avez un endroit où je pourrais passer la nuit ?

(Pause. De ses deux mains collées l'une à l'autre, LE PÈRE fait le geste qui évoque le sommeil. Les deux garçons lèvent lentement le bras en direction d'une des chambres.)

LE PÈRE

Merci. Je ne sais pas comment je pourrai vous remercier.

(LE PÈRE sort. Pause. JÓZEF se lève et règle la radio sur la chaîne de tout à l'heure. Il se rassoit. Les deux garçons semblent avoir retrouvé leur tranquillité. LE PÈRE revient, détendu, il a ôté son costume et porte un élégant peignoir de bain.)

LE PÈRE

Merci. Je ne sais pas comment je pourrai vous remercier.

(LE PÈRE fait un geste, insinue quelque chose et ressort. JÓZEF et JÁNEK se regardent l'un l'autre, lentement. Noir.)

SCÈNE II. LA PROMENADE DU PÈRE

(JÓZEF et JÁNEK assis côte à côte sur de tristes chaises accolées au mur. Maintenant, il y a une table devant eux, avec de la nourriture. Le silence est si grand que l'atmosphère en est comme sacrée. Triste et sacrée. LE PÈRE, qui est rentré, venant de l'extérieur, ses pieds traînant le son de la neige avec eux, s'arrête face à JÓZEF et JÁNEK.)

LE PÈRE

J'ai compté mes pas jusqu'au moment où je me suis perdu.

(Il se met à ôter son manteau et ses après-ski, on le sent plus en confiance.)

LE PÈRE

Les murs de cette ville deviennent invisibles avec la neige. J'aime bien. Je passe inaperçu parmi les autres, sauf si je parle, évidemment. Ça aussi, ça commence à me plaire, passer inaperçu. Peut-être que j'en avais besoin. Il y a une odeur particulière, je ne sais pas si elle vient de la neige ou de l'histoire qui se répand, une odeur qui appelle à faire de grandes choses, ou à ne plus bouger. Je n'ai pas

encore décidé. Au bureau, où notre outil de travail est essentiellement l'enveloppe, que nous remplissons surtout de papiers, qui, eux-mêmes, contiennent des chiffres, là-bas, il m'est arrivé d'éprouver une certaine asphyxie dont on ne peut pas parler, jamais, car, dans notre ville, il existe une devise que je vais vous dire. On ne parle pas du malheur. Ici, je ne sens rien de tel. Ici, je me sens libre, libre comme une mouette dans les poubelles d'une ville maritime. Je regrette, je n'ai jamais été un as de la métaphore. Je vous le répète, moi, c'est les enveloppes et les chiffres. Mais je vous parlais de votre petite ville.

(Pause. Il s'éclaircit la gorge, allume une cigarette.)

LE PÈRE

Je vous racontais — votre petite ville. Tout allait bien, jusqu'au moment où j'ai senti les rues me tomber dessus, m'écraser de toute leur histoire de guerres et de consonnes, et que je m'épuisais à essayer de tout comprendre. Un abîme s'est ouvert devant moi et je n'ai pas pu continuer. Comment avez-vous pu croire qu'en collant ensemble toutes ces consonnes on y comprendrait un jour quelque chose ?! *(Il se reprend.)* Excusez-moi. J'ai un problème de colère sur lequel je travaille. En fait, je trouve les gens d'ici super. Nous avons beaucoup de choses en commun. La souffrance. Mais aussi des différences. Le climat. Les yeux bleus. Là d'où je viens, les yeux bleus sont l'exception. Les miens, par exemple. Je suis une exception. Il n'est venu personne pour me demander ? Excusez-moi, mais c'est une question que je dois poser. Rappelez-vous, bouche cousue. Et si vous n'avez pas le choix, me prévenir, à temps pour que je puisse m'échapper. Je ne peux pas la voir maintenant. Je dois fuir encore. Vers où ? Je n'en sais rien. Il doit bien y avoir un endroit. À l'heure actuelle je ne peux regarder personne dans les yeux à part vous, parce que vous ne me jugez pas. Parce que vous ne me posez pas de questions. Parce que sûrement vous ne me comprenez pas. En fait, vous ne comprenez rien à ce que je raconte. Je peux m'asseoir près de vous ?

(LE PÈRE s'assoit près d'eux, qui lui font de la place en déplaçant leurs chaises.)

LE PÈRE

Vous savez quoi ? Des fois, je me demande si je ne suis pas trop vieux pour fuir. Vous permettez ? *(Il prend la rondelle de saucisson que JÓZEF lui coupe.)* C'est un véritable délice. Autre ressemblance : nous aimons ces choses-là, nous aussi. La charcuterie, on appelle ça, les saucisses. On dit comment, chez vous ?

JÓZEF

kielbasy.

LE PÈRE

(Furieux.) Impossible ! Impossible de prononcer un mot pareil. J'essaierais mille ans sous la torture que même dans ce cas... *(Il fait semblant de pleurer.)* Je l'aime, vous savez ? Je ne sais pas pourquoi je fais ce que je fais. On me dicte de faire ci ou ça et je me contente d'obéir. J'espère que ce n'est que temporaire de ne pas pouvoir

la regarder en face, d'être obligé de fuir. Je ne veux pas que vous me preniez pour un lâche, en fait, je suis épuisé. Et je crois que ce qui m'épuise, c'est... quelque part... d'être quelqu'un... Je suis devenu un homme sérieux, sans m'en rendre compte. Et j'ai laissé le temps filer. J'ai traîné les pieds, les choses. Et j'ai pris des responsabilités. Et j'ai acquis des biens. Mais je ne peux plus. Je ne peux juste pas. Je peux allumer la radio ? Ça me calme. Pour moi, c'est comme une ambiance sonore. Comme la mer, mais au lieu d'être remplie de u et de e, c'est comme si elle était faite de kh, et de rr, et de zz, tout enfilé à la queue leu leu.

(LE PÈRE allume la radio. Il cherche une fréquence. Tous les trois prêtent l'oreille. LE PÈRE, lentement, s'endort. Noir.)

SCÈNE III. L'ARRIVÉE

(JÓZEF et JÁNEK assis côte à côte sur de tristes chaises contre le mur. Ils jouent à un jeu qui consiste à jeter des cailloux par terre et disent des mots pleins de consonnes. De temps en temps, ils rient, ce qui les humanise. LA MARIÉE, qui est entrée du dehors et porte une longue robe de mariée blanche, ses pieds traînant le son de la neige avec eux, s'arrête devant JÓZEF et JÁNEK.)

LA MARIÉE

Dites-moi où il est sinon je me coupe les veines ici même. Pas ici même. Devant votre porte, je veux dire, pour que toute la ville voie, sur la neige blanche comme ma robe — le sang couler. J'ai vu la voiture garée devant. Je sais qu'il est là, je veux juste parler. Il m'a promis des jardins, des lunes rondes. Je ne cherche pas à paraître fataliste. Ce n'est pas le sens que je veux donner à tout ça. Pour moi, au fond, le suicide n'est qu'une option logique, juste une porte en plus. Et je ne lui ferais pas porter le chapeau, et à vous non plus, si ça devait arriver, je prendrais ça comme une solution éthique et esthétique. Le contraste de mon sang rouge et épais sur la neige blanche et profonde est quelque chose que je ne voudrais pas manquer de voir et que vous ne devriez pas rater non plus, par ces temps où tout est spectacle. Si, finalement, alors, acculée par je ne sais quel dessein, je choisissais la mort, je le ferais ici. C'est le lieu idéal. Mais je ne veux pas, j'insiste, paraître fataliste. Je ne veux que discuter. Peut-être devrais-je reprendre tout à zéro. Oui. C'est ça.

(Elle sort. On l'entend pleurer. On entend le chien accompagner ses pleurs. Elle revient.)

LA MARIÉE

La voiture qui est devant la porte est la voiture de mon mari. Dans cette même voiture nous avons parcouru la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie et nombre d'autres petits pays dont les noms m'échappent, mais dont l'histoire doit être tout aussi importante pour ce malheureux continent. Ici il y a trop de cultures différentes. C'est éprouvant. Pourquoi n'avons-nous pas commencé par des pays plus